

Article

« Évaluation de la prononciation du français montréalais : étude sociolinguistique »

Kerry Lappin

Revue québécoise de linguistique, vol. 11, n° 2, 1982, p. 93-112.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/602489ar>

DOI: 10.7202/602489ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

ÉVALUATION DE LA PRONONCIATION
DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS:
étude sociolinguistique*
Kerry Lappin

Le complexe d'infériorité cultivé pendant longtemps chez les Canadiens-français en matière linguistique a été relevé à plusieurs reprises dans différentes études sociolinguistiques (Daoust (1977), Corbeil (1976), Lambert (1960 et 1966)). Les Franco-canadiens constataient un écart "honteux" entre leur dialecte, dit parfois même "bâtard", et la norme prestigieuse de la France. Or, il semblerait que depuis au moins dix ans, ce complexe est en régression, et, avec la montée du nationalisme au Québec, les jeunes Québécois ont de plus en plus tendance à rejeter le français standard comme point de référence, et à favoriser un certain modèle de français tel qu'il est parlé ici (d'Anglejan et Tucker (1973), Laberge et Chiasson-Lavoie (1971)). C'est une tendance que Léon (1974) a pu cons-

* Cet article reprend des données de ma thèse de doctorat (Lappin, 1981), subventionnée par le Programme d'Echanges Québec-Ontario. Je tiens à remercier mon directeur de thèse, Monsieur le professeur Laurent Santerre, pour ses commentaires, ainsi que pour les corrections soigneuses qu'il a apportées à mes transcriptions phonétiques. Mes remerciements vont également au comité de sélection de cette revue. À la suite des suggestions des membres de ce comité, j'ai remanié plusieurs parties de ce texte; je les en remercie profondément.

tater également chez les jeunes francophones de Toronto.

Or, il est important de le souligner, ce sont les membres des classes favorisées qui profitent de cette nouvelle confiance, de cette nouvelle fierté, qui se sentent à l'aise avec leur variété de français québécois. L'insécurité linguistique est toujours très apparente chez les classes défavorisées, dont le parler populaire est stigmatisé (Laberge et Chiasson-Lavoie (1971), Noël (1980)).

Il devient donc fort intéressant d'isoler les traits du français québécois qui se font accepter, et ceux qui demeurent dévalorisés. Quelles sont les variables linguistiques qui influencent les attitudes des francophones au Québec? Pour la majorité des étudiants sondés par Laberge et Chiasson-Lavoie (1971), "mal parler" (ou "parler joual") voulait dire "faire des anglicismes" et "mal prononcer". Ils ont accordé beaucoup moins d'importance aux variables grammaticales et syntaxiques, dont ils semblaient peu conscients. Les variables "phonologiques" stigmatisées comptaient des contractions comme *chu* (je suis), *ché* (je sais), *s'a* (sur la), *ç'a* (c'est la), *ousque* (où est-ce que), *y'é* (il est), *su* (sur) et ainsi de suite (p. 112). Martin et al. (1978) ont également souligné l'importance du niveau phonétique, sans pour autant le définir.

Dans ma thèse de doctorat, j'ai voulu décrire les attitudes à l'égard de différents traits phonétiques du français montréalais (et souvent québécois). Je tenterai de donner ici un aperçu de quelques-uns des résultats de cette recherche.

ÉVALUATION DE LA PRONONCIATION DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS

1. Les locuteurs

Avec un UHER 4000, j'ai enregistré 21 Montréalais, entre 20 et 35 ans, soit 10 femmes et 11 hommes. Je me suis présentée comme étudiante en sciences sociales qui, en tant qu'Ontarienne, faisait un travail sur les moeurs, la culture et la vie au Québec. Ils ne se doutaient pas que je m'intéressais à leur accent, ou même à leur français en général. Dans la mesure du possible, j'ai enregistré deux locuteurs dans une même séance, soit 2 ami(e)s, ou mari et femme, pour qu'ils soient moins portés à adopter un style de parler affecté. Les entrevues ont duré de 30 à 45 minutes.

Les locuteurs ont été divisés en 3 groupes, Ouvriers, employés de Bureau, Professionnels, selon les critères suivants:

- a) le niveau d'instruction: école secondaire, ou moins (O), CEGEP ou l'équivalent (B), diplôme universitaire (P);
- b) l'emploi: O (menuisier, mécanicien, etc.), B (caissière dans une banque, secrétaire, etc.), P (enseignant(e), avocat(e), ingénieur, etc.);
- c) le milieu familial, déterminé en partie par l'emploi du père et de la mère des locuteurs, et parfois en tenant compte du quartier où le locuteur a été élevé.

Selon cette classification, le corpus comprend 6 locuteurs de type O (1 femme, 5 hommes), 6 de type B (3 femmes, 3 hommes) et 9 de type P (6 femmes, 3 hommes).

2. Les évaluateurs

60 Montréalais, entre 20 et 35 ans, soit 30 hommes et 30 fem-

mes, ont servi d'auditeurs-évaluateurs. D'après les 3 critères mentionnés ci-haut, les évaluateurs se répartissent comme suit: 20 de type O (8 femmes, 12 hommes), 20 de type B (13 femmes, 7 hommes) et 20 de type P (9 femmes, 11 hommes).

3. La méthodologie

À partir des enregistrements, j'ai repiqué une série de mots et de phrases courtes chez chaque locuteur, et j'ai monté les 21 échantillons (d'environ une minute chacun) sur une bande-test. De cette façon, il m'a été possible a) de neutraliser les facteurs de contenu, lexicale, grammaticalité et structures syntaxiques; je ne voulais faire évaluer que l'aspect phonétique; b) de retenir au moins trois exemples (et souvent plus) des traits phonétiques à l'étude. Brièvement, ces traits sont les suivants:

- 1) pour les voyelles orales /a/, /a/, /ɛ/, /æ/, /ɔ/, /o/:
 - la possibilité d'ouverture en syllabe entravée (de /ɛ/, /æ/ et /ɔ/);
 - la possibilité de diphtongaison (Santerre, 1974 et 1978b);
- 2) pour les voyelles nasales:
 - la variation [ã] ~ [ǣ], [ɛ̃] ~ [ě], [ɔ̃] ~ [ǫ];
 - la possibilité de retard de nasalisation;
 - la possibilité de diphtongaison en syllabe entravée (Charbonneau, 1971);
- 3) pour la postriorisation de /a/:
 - en finale absolue, le /a/ québécois peut passer à [ɔ];

ÉVALUATION DE LA PRONONCIATION DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS

- en syllabe entravée par /R/, trois variantes sont possibles:
[ɑ], [ɔ] ou [ə] (très corrigé);
- 4) pour la variation de /wa/:
 - la possibilité de diphtongaison en syllabe entravée (Picard, 1974);
 - en finale absolue, /wa/ peut passer à [wɛ], [we], [wæ], [wɑ];
- 5) pour les voyelles hautes:
 - le relâchement catégorique en syllabe entravée par des consonnes non allongeantes et par /R/;
 - la diphtongaison possible en syllabe entravée par des consonnes allongeantes;
 - la possibilité de chute en dehors de l'accent;
- 6) l'affrication de /t/ et /d/ devant voyelle haute antérieure;
- 7) pour le R, les variantes possibles à Montréal: apicale /r/, uvulaire /R/, vélaire /ʁ/, postérieure labialisée /R̥/, et le rétroflexe anglais /ɻ/ surtout après /æ/, comme dans *peur* (Santerre, 1976 et 1978);
- 8) pour les consonnes finales:
 - la chute de la dernière consonne d'un groupe de consonnes finales comme dans *arbre* (Pupier et Drapeau, 1973);
 - l'affaiblissement de la prononciation, par exemple, l'implosion seulement des occlusives;
- 9) les réductions de surface:
 - l'élision du 'l' des pronoms clitiques et des articles (Pupier et Légaré, 1973);
 - les contractions comme *sur la* /sa:/, *dans les* /dɛ/, etc.;

- la transformation de *je* immédiatement devant le verbe (/ʃe/, etc.).

Les évaluateurs devaient écouter le repiquage de chaque locuteur, tout en lisant la liste des mots et des phrases prononcés, et ensuite compléter un questionnaire. Nous ne parlerons ici que de trois des questions posées aux évaluateurs:

a) Évaluez la prononciation de cette personne, sur une échelle graduée de différenciation sémantique (1 = très mauvaise, 2 = assez mauvaise, 3 = neutre, 4 = assez bonne, 5 = très bonne).

b) Relevez les mots qui, à votre avis, sont bien ou mal prononcés par ce locuteur.

c) Selon vous, est-ce que cette personne pourrait travailler comme annonceur à Radio-Canada?

4. Résultats et discussion

4.1 *Prononciation*

Les données brutes de la question a) ont été traitées à l'ordinateur et soumises à une analyse de variance (test ANOVA, programme SPSS)¹. Deux sources de variation sont possibles: variation entre les 60 évaluateurs (ou entre les types d'évaluateurs), et variation chez un même évaluateur dans ses évaluations des différents locuteurs (ou types de locuteurs). La première source ne s'est pas avérée statistiquement significative, c'est-à-dire que ni le facteur du sexe, ni le facteur du type social des éva-

1. Je tiens à remercier le professeur U. Maag, du Centre de calcul de l'Université de Montréal, ainsi que Claude Fortin qui a fait la programmation.

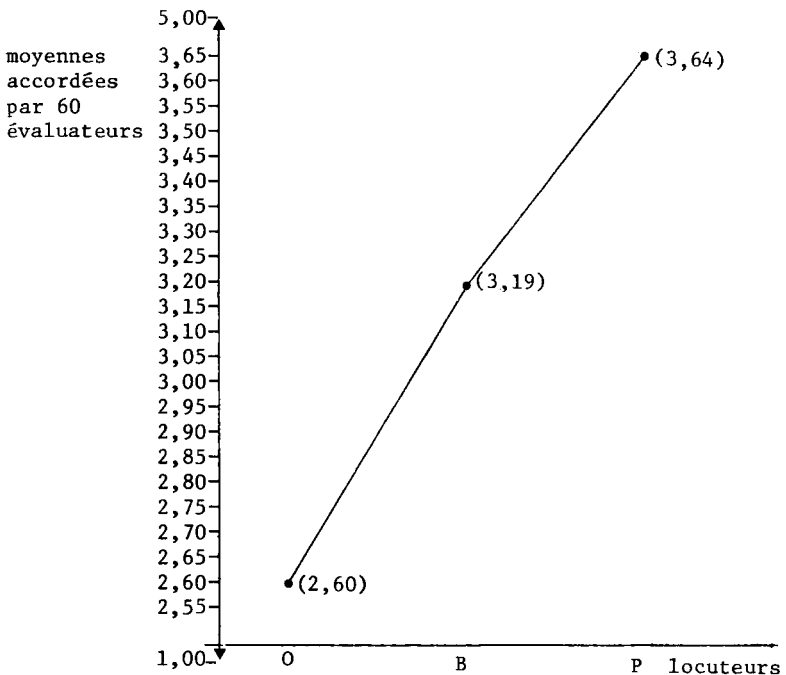
ÉVALUATION DE LA PRONONCIATION DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS

luateurs, ne jouait un rôle important dans les attitudes de ceux-ci. Autrement dit, nous pouvons constater une certaine homogénéité dans les attitudes exprimées par ces Montréalais. Ce résultat vient appuyer la notion de "communauté linguistique" de Labov (1976, p. 187):

La communauté linguistique se définit moins par un accord explicite quant à l'emploi des éléments du langage que par une participation conjointe à un ensemble de normes.

Cependant, le type social des locuteurs s'est montré d'une très grande importance. En effet, la différence entre l'évaluation des 3 groupes sociaux de locuteurs (par les 60 évaluateurs) est statistiquement significative au seuil de 0,01; il y a une chance sur 100 que cette variation soit due au hasard ($F = 100,89$): voir figure I.

FIGURE I: EVALUATIONS



Nous voyons que les locuteurs O sont nettement moins bien évalués, dans leur ensemble, que les locuteurs B, et que ceux-ci sont nettement moins bien évalués que les locuteurs P. Les 60 évaluateurs perçoivent la prononciation des O comme "assez mauvaise" (une moyenne de 2,60 sur une évaluation possible de 5), celle des P comme "assez bonne" (une moyenne de 3,64), et leur évaluation des B a tendance à se neutraliser (3,19).

Essayons de voir maintenant quels traits phonétiques ont pu influencer les attitudes des évaluateurs.

4.2 *Mots bien ou mal prononcés*

La compilation des réponses pour cette question permet de constater que les traits suivants ont été fréquemment retenus par l'ensemble des évaluateurs:

1) la diphtongaison (surtout de /ɛ/ en [a^ɛ], [aⁱ] et de /aʒ/ en [a^uʒ], [a^oʒ], par exemple dans *fête*, *lavage*); les mots diphtongués étaient mal perçus, l'absence de diphtongaison était favorablement perçue.

2) la variation de /wa/ (par exemple, dans *moi*, *toi*): la réalisation de /wa/ en [wa] (ou à la rigueur [wə], [wɑ]) était valorisée; les variantes [wɛ] et [wɐ] en finale absolue étaient stigmatisées, tout comme la diphtongaison en syllabe fermée ([swaⁱR]).

3) la postériorisation: /a/ → /ɑ/ (phonème québécois), comme dans *Canada*, *ça*, *là*, passe tout à fait inaperçue. Toutefois, la réalisation de /ɑ/ par [ɔ] (par exemple, [pɔ], [lɔ], [mɔrd₂i]) est souvent relevée comme une mauvaise prononciation.

4) les réductions de surface: ce sont les contractions comme [ʃy] (*je suis*), [ʃe] (*je sais*), [sa:] (*sur la*), [a:] (*à la*), [dɛ:] (*dans les*) qui

ÉVALUATION DE LA PRONONCIATION DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS

sont les plus fréquemment signalées.

Afin d'apporter des preuves statistiques à ces constatations, j'ai opéré le test de corrélation de Spearman pour les 3 premières variables citées². Le premier test a révélé une corrélation significative entre le fait de ne pas diphtonguer et d'être bien évalué pour sa prononciation (ou, à l'inverse, de diphtonguer beaucoup et d'être mal évalué)³. Il y a également une corrélation hautement significative entre le fait de prononcer [wə] (ou même [wæ], [wɑ]) et d'être bien évalué; le locuteur qui prononce généralement [wɛ] ou [wɛ] en finale absolue, et une diphtongue en syllabe fermée est mal évalué⁴. Une troisième corrélation, également très significative⁵, se fait entre le trait de postériorisation de /a/ jusqu'à [ɔ] et l'évaluation de la prononciation. Ces résultats nous apportent donc des preuves statistiques que la diphtongaison des voyelles orales /a, ɑ, ɛ, œ, ɔ, o/, les variantes [wɛ], [wɛ], [wɑ^ɛ], [wɑⁱ], ainsi que la variante [ɔ] sont en effet des traits hautement stigmatisés à Montréal.

D'après le tableau suivant, nous voyons que ces trois traits de prononciation se trouvent en plus grand nombre chez les locuteurs 0 que chez les autres. Ceci est surtout vrai des diphtongues et des variantes stig-

-
2. Je n'ai malheureusement pas pu traiter le phénomène de réduction de surface faute d'un nombre assez important des effectifs en ce qui concerne le type de contractions relevées par les évaluateurs.
 3. Cette corrélation est significative à 1%; $\rho=0,611$ (pour 21 locuteurs, donc 19 degrés de liberté, le seuil est à 0,549).
 4. $\rho=0,581$, donc cette corrélation est significative à 1%.
 5. $\rho=0,597$, donc cette corrélation est significative à 1%.

matisées pour /wa/ — traits qui caractérisent les O, mais qui sont nettement moins courants chez les P et les B. Or, il est intéressant de noter que la variante [ɔ] (pour /a/) est utilisée fréquemment par les 3 types de locuteurs; c'est une variante qui est dévalorisée, mais qu'on peut retrouver à tous les niveaux de la société — bien qu'en termes de pourcentages globaux, elle est plus marquée chez les O (86% par rapport à 59% et 63%).

FIGURE II: POURCENTAGE DE TRAITS STIGMATISES CHEZ LES LOCUTEURS⁶

Locuteur	% diphtongues	% [we, wɛ, wa ⁱ , wa ^ɛ]	% [ɔ]
P # 2	0 (0/9)	33 (1/3)	43 (3/7)
P # 5	50 (5/11)	60 (3/5)	67 (4/6)
P # 6	55 (6/11)	20 (1/5)	57 (4/7)
P # 7	18 (2/11)	0 (0/3)	33 (2/6)
P # 9	36 (4/11) = 30%	50 (1/2) = 26%	70 (7/10) = 59%
P #11	33 (4/12)	20 (1/5)	91 (10/11)
P #14	0 (0/14)	0 (0/5)	78 (7/9)
P #20	36 (4/11)	0 (0/4)	40 (2/5)
P #21	38 (3/8)	50 (2/4)	56 (5/9)
B # 1	0 (0/11)	0 (0/4)	86 (6/7)
B # 8	0 (0/11)	0 (0/6)	100 (5/5)
B #13	67 (6/9) = 21%	67 (4/6) = 16%	100 (7/7) = 63%
B #15	0 (0/12)	0 (0/6)	50 (5/10)
B #16	0 (0/9)	0 (0/7)	80 (8/10)
B #18	60 (3/5)	30 (3/10)	50 (5/10)
O # 3	80 (12/15)	100 (3/3)	100 (11/11)
O # 4	93 (13/14)	40 (2/5)	67 (4/6)
O #10	62 (8/13) = 76%	33 (1/3) = 71%	100 (6/6) = 86%
O #12	62 (6/10)	50 (2/4)	67 (6/9)
O #17	81 (13/16)	100 (3/3)	83 (5/6)
O #19	75 (6/8)	100 (2/2)	100 (7/7)

6. Les effectifs sont indiqués entre parenthèses.

ÉVALUATION DE LA PRONONCIATION DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS

4.3 *Radio-Canada*

Cette dernière question demande aux évaluateurs si, oui ou non, le locuteur pourrait travailler comme annonceur à Radio-Canada. J'ai insisté sur le fait que l'évaluation devait se fonder sur ce que l'auditeur considèrerait être une prononciation digne de diffusion nationale (et internationale).

Bien que la prononciation de la majorité des locuteurs soit nettement rejetée par l'ensemble des évaluateurs, deux cas contraires sautent aux yeux. Des 60 évaluateurs, 48 (80%) voudraient entendre la locutrice #7 (P) à Radio-Canada, et 43 (72%) accepteraient également le locuteur #14 (P). Il s'agit d'ailleurs d'un consensus de la majorité des évaluateurs dans chaque catégorie: #7 (P) - oui: P - 18/20 (90%); B - 17/20 (85%); O - 13/20 (65%) et #14 (P) - oui: P - 13/20 (65%); B - 19/20 (95%); O - 11/20 (55%).

Ces locuteurs ont d'ailleurs reçu les meilleures évaluations pour toutes les autres questions posées; par exemple, à la première question (prononciation), #7 a reçu une moyenne de 4,5 (sur 5 possible), et #14 a reçu une évaluation moyenne de 4,3. Il s'agit d'une étudiante qui vient de terminer sa maîtrise en linguistique, et qui est de milieu ouvrier (Montréal-Est), et d'un étudiant en médecine de milieu favorisé (Ville Mont-Royal).

Nous allons comparer l'échantillon de ces deux locuteurs à celui d'un locuteur ouvrier (#19) qui a été nettement rejeté par les évaluateurs comme candidat pour Radio-Canada, et à qui on a accordé la pire évaluation pour la prononciation (moyenne de 1,6 sur un maximum possible

de 5)⁷.

Dans l'échantillon de ce locuteur (camionneur), les variables phonétiques à l'étude ont reçu le traitement suivant:

1) En général, une forte diphtongaison de voyelles orales (par exemple, *fête* [faⁱt]).

2) Forte diphtongaison de plusieurs voyelles nasales (par exemple, *cinq* [sãⁱk]), quelques cas de retard de nasalisation (par exemple, *langue* [læãg]), et la dénasalisation du /ɔ/ dans *Montréal*.

3) Postériorisation de /a/ jusqu'à [ɔ] dans tous les cas (par exemple, *trois* [trwo], *mardi* [mɔrdzi]).

4) Les exemples de /wa/ sont très limités ici, mais nous voyons que dans les 2 occurrences il y a diphtongaison (*soir* [swaⁱr]).

5) Un relâchement des voyelles hautes.

6) L'affrication de /t/ et /d/ devant les voyelles hautes.

7) Le /r/ se réalise généralement par le /r/ apical; *Pittsburg* est prononcé à l'anglaise, et le /r/ de *Saint-Sauveur* est le retroflexe anglais (représenté ici par [ɹ]).

8) Chute de la dernière consonne d'un groupe de consonnes finales (exception: *Maître*).

9) Un grand nombre de réductions de surface (par exemple, *sur le* [sø], *ils vont le jouer* [i(v)ɔlhue]⁸, *une compagnie de sport* [y(n)kɔ̃(p)ajispɔr], etc.).

7. Voir les transcriptions phonétiques en annexe.

8. L'usage de parenthèses dans les transcriptions indique un affaiblissement articulatoire; ces consonnes ne sont pas perceptibles à l'oreille, mais elles se retrouvent sur les sonogrammes.

ÉVALUATION DE LA PRONONCIATION DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS

Je voudrais également signaler quelques phénomènes qui n'étaient pas à l'étude au départ, mais qui ont certainement pu influencer les évaluations: l'ouverture de /ɛ/ dans *Français* [frã̃sæ], et le /ʒ/ qui passe à [h] dans *jouer*. Ce premier mot a été relevé par 48 des 60 évaluateurs comme mal prononcé; le deuxième a été noté seulement 8 fois.

Voici maintenant une description des traits phonétiques partagés par les locuteurs #7 et #14:

1) Pas de diphtongaison des voyelles orales. Par contre, les voyelles sont parfois en même temps allongées et ouvertes: *peur* [pœ:ʀ], *sœur* [sœ:ʀ], *faire* [fɛ:ʀ], *tasse* [tɑ:s].

2) Chez le locuteur #14, la variante [ã̃] et la variante [ã] se trouvent en distribution complémentaire, mais chez la locutrice #7, il s'agit toujours du [ã] antérieur. Celle-ci utilise toujours le [ɛ̃] ouvert, mais le seul exemple de cette voyelle chez le locuteur #14 est diphtongué (*simple* [sɛ̃pɪ]). Les deux diphtonguent le /ɔ/ dans *monde* [mɔ̃d] (sous l'accent).

3) La locutrice #7 utilise surtout la variante [ɑ] en finale absolue, mais chez le locuteur #14, il s'agit en grande majorité de [ɔ].

4) En syllabe ouverte, /wa/ est toujours réalisé par [wa] (ou même [wæ]); en syllabe entravée, il y a une légère postériorisation ([wa]), mais pas de diphtongaison.

5) Les voyelles hautes en syllabe entravée sont relâchées (exception: [ekɔnɔmik]) et on constate quelques cas de chute (par exemple, [ɪnɜvɜstɛ]). La locutrice #7 diphtongue dans le mot *tire* [tɪʀ], sous l'accent.

6) L'affrication de /t/ et /d/ devant les voyelles hautes antérieures,

7) Le /r/ est toujours uvulaire.

8) En général, la dernière consonne d'un groupe de consonnes finales tombe, mais il n'y a aucun autre affaiblissement de l'articulation à signaler (exception: *avec* [a(v)ɛk], locutrice #7).

9) Nous constatons quelques réductions de surface très courantes, dont l'élision du /l/ dans le pronom sujet (personnel et impersonnel) *il*, et la contraction de *puis* en [pi]. Mais en général, l'articulation de ces deux locuteurs est très nette, et il y a un débit syllabique très régulier du fait que les shwa sont souvent maintenus (par exemple, [ɛ̃ nɛspɛs də patɛ pa də pat], [kɛlkə ʃoz də dzɪfɛrã]).

La prononciation de ces deux locuteurs P est donc très différente de celle du locuteur O, notamment en ce qui concerne les variantes stigmatisées. Chez les locuteurs #7 et #14, il y a normalement allongement, et parfois ouverture des voyelles en syllabe entravée — mais presque jamais de diphtongaison. Les deux réalisent toujours /wa/ par [wa] en finale absolue (il y a un cas de [wæ] chez la locutrice #7), et en syllabe entravée (*soir, avoir*), il y a une légère postériorisation ([wɑ]), mais pas de diphtongaison.

Chez le locuteur O par contre, les voyelles en syllabe entravée sont fortement diphtonguées, y compris le /wa/. Nous avons vu également que les réductions de surface sont nettement plus nombreuses, et plus frappantes (par exemple, la chute de consonnes comme /p/, /d/) chez ce locuteur.

Or, si nous constatons des écarts importants entre la prononciation des locuteurs P et du locuteur O, il est évident que ces trois Montréa-

ÉVALUATION DE LA PRONONCIATION DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS

lais partagent certains traits non stigmatisés — comme l'affrication de /t/ et /d/, et le relâchement des voyelles hautes. Il semblerait que ces traits de la phonétique québécoise, autrefois condamnés, sont maintenant acceptés par les francophones d'ici. Ils font partie d'un modèle de prononciation (celui des locuteurs #7, et #14) que nos évaluateurs ont trouvé assez relevé et assez cultivé pour être utilisé à la radio nationale.

Toutefois, il me paraît important de souligner que les évaluateurs O sont de loin les plus conservateurs dans leurs évaluations. Lors du déroulement des tests, je demandais souvent aux auditeurs combien des locuteurs pourraient travailler à Radio-Canada. Assez souvent les évaluateurs O me répondaient "aucun". Certains m'expliquaient "qu'on parle mal" au Québec, et qu'il était gênant d'être représenté par un parler "trop" québécois à la radio. Ces auditeurs trouvaient "trop" québécoise non seulement la prononciation de leur propre groupe social, mais aussi celle des groupes B et P. Pour eux donc, la norme de prononciation prestigieuse ne se trouve pas à l'intérieur du français du Québec.

Cet article a voulu présenter quelques résultats d'une thèse qui décrit les attitudes des Montréalais vis-à-vis un certain nombre de traits phonétiques du français parlé à Montréal.

Nous avons vu que le groupe social des locuteurs a joué un rôle significatif dans les attitudes exprimées par les évaluateurs. Les locuteurs O étaient les moins bien évalués; leur prononciation est caractérisée par les traits suivants:

- 1) une très haute occurrence de diphtongues en syllabe fermée;

- 2) les variantes [wɛ] et [we] pour la variable /wa/ en finale absolue;
- 3) la postériorisation de /a/ jusqu'à [ɔ] dans presque tous les cas;
- 4) de nombreuses réductions de surface.

Par contre, un grand nombre de traits typiquement canadiens (et québécois), passent tout à fait inaperçus: le relâchement des voyelles hautes, l'affrication de /t/ et /d/, la chute des voyelles hautes, le /ã/ antérieur (pour le /ã/ standard), et le /a/ postérieur canadien (pour le /a/ standard). Ce sont des traits que l'on retrouve tant chez l'ouvrier que chez le professionnel et même chez les locuteurs #7 et #14, dont la prononciation a été jugée très bonne, et tout à fait digne des ondes de la radio nationale.

En terminant, on ne peut oublier le complexe d'infériorité des locuteurs 0 — ceux qui souffrent le plus d'insécurité linguistique, ceux dont le français est stigmatisé par tous les niveaux de la société. Néanmoins, les évaluations des locuteurs #7 et #14 nous laissent croire que les Québécois de classe moyenne sont de moins en moins portés à rejeter leur français. Plusieurs traits phonétiques de ce dialecte leur paraissent maintenant tout à fait acceptables. Peut-être se dirigent-ils vers une nouvelle conception de la "norme".

Kerry Lappin
Université de Montréal

ÉVALUATION DE LA PRONONCIATION DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS

ANNEXE

Transcriptions phonétiques

LOCUTRICE #7 (P)

cinéma Saint-Denis [sInema sɛ̃ dɛni]

ils font une bonne cuisine [i fɔ̃ yn bɔn kwizIn]

le samedi soir [lɛ samd_zi swa:R]

ça fait plusieurs fois qu'elle y va [sfe pyzjɔ̃R fwa kɛ i vɔ]

c'est fantastique, c'est vraiment bon [se fɔ̃tast_sIk se vʁɛmã bɔ̃]

la crème là, trente-cinq pourcent là, c'est de la crème très épaisse [la kʁɛm la tʁɛ̃tsɛ̃k pʁɛ̃sã la se d_la kʁɛm tʁɛz epɛ:s]

c'est très difficile à faire, cette sauce là [se tʁɛ d_zɪfsɪl a fɛʁ sɛt so^us lɔ]

avec du beurre [a(v)ɛk d_zy bœ:R]

mais j'imagine que tout le monde [mɛ ʒimaʒIn kə tul mɔ̃^ud]

grosse tasse là [gro^us ta:s la]

fête de sa soeur Héléne [fɛ:t də sa sœ:R elɛn]

entre sirop puis tire [ãtʁɛ siʁo pi t_sI^rR]

aux épinards, au saumon [oz epina:R o sɔmɔ̃]

c'est une espèce de pâte, euh, pas de pâte [se ɛ̃ nɛspɛs də patɛ pa də pat]

le froid qui (...) [lɛ frwɛ ki]

LOCUTEUR #14 (P)

j'ai l'impression que les gens ont peur [ʒɛ lɛpʁɛsjɔ̃ kle ʒã ɔ̃ pɛ:R]

la masse a peur de s'embarquer dans ce mouvement-là [la mas a pœʁ də sãbarke dã s muvmã lɔ]

je pense qu'au fond tout le monde, tout le monde aimerait avoir [ʒpãs ko fɔ̃ tul mɔ̃^ud tul mɔ̃^ud emʁɛ avwɔʁ]

de là à le faire ... les gens sont pas prêts à le faire [dəd lɔ al fɛ:R lɛ ʒã sɔ̃ pɔ pʁɛ al fɛʁ]

bien simple, récemment à Ottawa ils fêtaient la fête de je sais pas quoi,

là [bjɛ̃ sɛ̃^{pl} rɛsãmã a ɔtawã i fɛtɛ la fɛ:t də ʒɛ pɔ kwã lɔ]

tu restes enraciné après ça, malgré toi [t_sy rest ãras(j)ne apʁɛ sɔ malgʁɛ twã]

probablement qu'au niveau économique ou qu'au niveau, euh, purement, euh même intellectuel il y a pas de différence, probablement pas de différence [pʁɔbãmã ko nivo ɛkɔnɔm_{ik} (sic) u o nivo ɛ pyʁmã ɛ: mɛm ɛ̃tɛlɛkt_syɛl i ʒɔ pɔd d_zɪfɛrãs pʁɔbabãmã pad d_zɪfɛrãs]

mais à, à la base là, ou aux choses, euh, purement sentimentales [mɛ a a la baz lɔ u o ʒɔz ɛ: pyʁmã sãt_sɪmãtal]

c'est peut-être juste pour moi [s(e) ptɛt ʒɪs pʁɛ mwa]

moi je vois peut-être ça comme étant quelque chose de différent [mwa ʒvwa pɛtɛt sɔ kɔm ɛtã kɛlkɛ ʒɔz də d_zɪfɛrã]

on s'écrase puis on reste tranquille, ou on regarde la télévision puis on jase [ɔ̃ sɛkrɑz pi ɔ̃ ʁɛs trɑ̃kiʁ u ɔ̃ gɑrd la tɛlɛvizjɔ̃ pjɔ̃zɑz]
 peut-être que j'ai tort mais il me semble que [pøtɛt ʒɛ tɔʁ me im sɑ̃b kə]
 à une autre université francophone [a œnot ynʁɛstɛ frɑ̃kɔfɔ̃n]

LOCUTEUR #19 (0)

ah oui, le Québec, aux Français [a wi lə kebek o frɑ̃sæ]
 toutes les provinces sur le même pied [tʉt le provɛ̃s sɔ̃ mɛm pjɛ]
 langue là, c'est toute la même chose [læ̃g lɑ se t_sɥt la mɛm ʃo^u(z)]
 c'était l'opinion de Maître... [setɛ lɔpinjɔ̃ də mɛ^ɛtrɛ]
 ah bien, c'est sûr, une différence [a bɛ se sɥr yn d_zɪfɛrɑ̃s]
 plus forts que les autres [py fɔr klez o^u^t]
 six - trois, neuf - cinq [sɪs t(r)wɔ nɛf sɑ̃k]
 là, ils vont jouer demain [lɑ i (v)ʃi hue ʁ: dɛmɛ̃]
 égalité à atteindre ils vont jouer contre Pittsburgh mardi soir à Montréal
 [egalite a atɛ̃^d i vɔ hue kɔ̃t pitsbɔ̃g mɑrd_zi swa^ɛr a mɔrɛal]
 je finis mercredi soir, je vais recommencer mardi parce que lundi c'est
 fête là, lundi prochain [[fɪni mɛrkrɛd_zi swa^ɛr ʒvɔ kɔmɑ̃sɛ mɑrd_zi paskɛ
 lœd_zi se fa^i^t lɑ lœd_zi prɔʃɛ̃]
 à Saint-Sauveur [a sɛ̃ sovæʁ]
 une compagnie de sport là, je pense hein [y(n) kɔ̃(p)ɑji spɔr lɑ ʃpɑ̃s ɛ̃]
 une autre modèle peut-être [œn ot mɔdɛl pøtɛ^ɛt]

ÉVALUATION DE LA PRONONCIATION DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS

RÉFÉRENCES

- ANGLEJAN, A. et R. TUCKER (1973) "Sociolinguistic correlates of speech style in Quebec", dans R. SHUY et R. FASOLD, *Language Attitudes: Current Trends and Prospects*, Washington, Georgetown University Press, p. 1-27.
- CHARBONNEAU, R. (1971) *Les voyelles nasales du franco-canadien (région de Montréal): étude de phonétique expérimentale*, Paris, Klincksieck, et Québec, Les Presses de l'Université Laval, 408 p.
- CORBELL, J.-C. (1976) "Origine historique de la situation linguistique au Québec", *Langue française*, n° 31, p. 6-19.
- DAOUST, P. (1977) *Vues et aperçus sur le français au Canada*, Université de Montréal, 115 p.
- LABERGE, S. et M. CHIASSON-LAVOIE (1971) "Attitudes face au français parlé à Montréal et dedrès de conscience de variables linguistiques", dans R. DARNELL, *Linguistic Diversity in Canadian Society*, Edmonton, Linguistic Research Inc., p. 89-126.
- LABOV, W. (1976) *Sociolinguistique*, Paris, Les Editions de Minuit, 458 p.
- LAMBERT, W.E. et al. (1960) "Evaluational reactions to spoken languages", *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 60, p. 44-51.
- LAMBERT, W.E. et al. (1966) "Judging personality through speech: a French-Canadian example", *The Journal of Communication*, vol. 16, n° 4, p. 305-321.
- LAPPIN, K. (1981) *Attitudes des Montréalais vis-à-vis des traits phonétiques du français parlé à Montréal: étude sociolinguistique*, thèse de doctorat, Université de Montréal.
- LÉON, P. (1974) "Attitudes et comportements linguistiques, problèmes d'acculturation et d'identité", *Etudes de linguistique appliquée: Multilinguisme et multiculturalisme en Amérique du Nord*, vol. 15, p. 87-101.
- MARTIN, A. et al. (1978) *L'évaluation de la compétence linguistique et du vocabulaire actif des étudiants de première session au niveau collégial*, (rapport de recherche, CEGEP Ahuntsic), Editeur officiel du Québec, 201 p.
- NOËL, D. (1980) *Le français parlé: Analyse des attitudes des adolescents de la ville de Québec selon les classe sociales*, Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme, B-94, 95 p.
- PICARD, M. (1974) "La diphtongue /wa/ et ses équivalents en français du Canada", *Le français de la région de Montréal*, Cahier de linguistique n° 4, Les Presses de l'Université du Québec, p. 147-155.
- PUPIER, P. et L. DRAPEAU (1973) "La réduction des groupes de consonnes finales en français de Montréal", *Cahier de linguistique n° 3*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, p. 127-145.
- PUPIER, P. et L. LÉGARÉ (1973) "L'effacement du /l/ dans les articles définis et les clitiques en français de Montréal", *Glossa*, vol. 7, p. 63-80.
- SANTERRE, L. (1974) "Deux E et deux A phonologiques en français québécois", *Le français de la région de Montréal*, Cahier de linguistique n° 4, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, p. 117-139.

- SANTERRE, L. (1976) "Nombreux variphones du /r/ en français du Québec" (inédit), communication présentée au 3^e Congrès mondial de phonétique, Tokyo.
- SANTERRE, L. (1978) "La variation des /r/ en français montréalais" (inédit), communication présentée à l'Association canadienne de linguistique, University of Western Ontario.
- SANTERRE, L. et J. MILLO (1978) "Diphthongization in Montreal French", dans D. SANKOFF, *Linguistic Variation - Models and Methods*, New York, Academic Press, p. 173-184.